

L'ENTR'ACTE



LYONNAIS,

Gazette des Salons et des Théâtres, Portraits d'Artistes, Croquis, Modes, etc.

L'ENTR'ACTE paraît tous les Dimanches, et se vend dans les Théâtres. — Prix de l'abonnement : 3 fr. pour 3 mois. — Un numéro avec dessin, 30 c.; sans dessin, 15 c. — On s'abonne à Lyon, rue de la Préfecture, 2, à l'entresol (une boîte est dans l'allée). — Prix des insertions : 25 c. la ligne. On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue. — Les Avis et Réclamations devront être adressés *franco* au Bureau de l'Entr'acte. — Les abonnements et les insertions sont reçues à Paris, à l'Office-Correspondance de LEPelletier-Bourgois, place de la Bourse, 6.

REVUE THEATRALE.

Grand-Théâtre.

Mlle RACHEL. — TANCREDÉ. — MITHRIDATE.

Chronique de la semaine. — Norma. — Les Amours de village. — Nouvelles extérieures.

Ce n'est pas la variété qui manque aux représentations de Mlle Rachel; chaque fois qu'elle joue elle établit un rôle nouveau, parce qu'elle ne veut pas nous quitter sans avoir donné à l'opinion le temps et les éléments nécessaires pour se prononcer sur son mérite éminent. Obligé que je suis de suivre la jeune tragédienne dans l'ordre de ses apparitions, jusqu'ici je n'ai pu que l'étudier en détail, l'examiner en face de chacun de ses rôles pris isolément, sans pouvoir coordonner une critique d'ensemble, sans pouvoir comparer Mlle Rachel à elle-même, détacher ses qualités une à une, et en grouper les bases d'un talent complet. Cette petite revue indispensable, elle se fera quand le moment sera venu. Pour aujourd'hui il s'agit encore de deux comptes-rendus bien distincts, *Tancrède* et *Mithridate*.

S'il fallait que l'acteur chargé d'interpréter les œuvres diverses de notre théâtre eût à se préoccuper du mérite particulier des ouvrages qu'il veut adopter pour en faire le but de ses études, et s'il ne fixait son choix que sur des chefs-d'œuvre, il n'aurait, lui d'abord, qu'un répertoire assez borné, et nous qu'un embarras de plus pour établir les considérants de notre critique. On prétend que les grands acteurs jouent moins volontiers les rôles des grands maîtres que les personnages assez médiocres d'ouvrages d'un mérite souvent douteux. Est-il plus difficile d'être Cinna, Oreste, Emilie, Hermione, Mithridate, Monime, Nérone, que d'être Sylla, Manlius, Godefroy, et bien d'autres? J'ai l'air de faire une question, et ce n'en est pas une, parce qu'il est évident que pour se mettre à la hauteur de Corneille et de Racine, pour être les héros qu'ils ont conçus, pour les comprendre et les représenter, comme ils ont dû les comprendre eux-mêmes, il faut une plus haute intelligence et des moyens d'exécution plus parfaits que pour soutenir de son talent un rôle mal conçu, un personnage invraisemblable, qui vit et agit dans un ouvrage médiocre.

Mais ramener ce qui est faux à la vérité; avec un style et des pensées vicieuses, faire prendre le change et arriver par le charme de la diction à faire trouver parfait ce qui est mauvais quelquefois, là, suivant nous, est la difficulté extrême, et les grands artistes seuls en sont capables.

Mlle Rachel n'a pas tourné l'écueil. Elle a franchement et hardiment abordé Corneille et Racine; elle s'est mise, toute débile et encore enfant, à lutter corps à corps avec Emilie, avec Hermione, avec Camille. Ces admirables conceptions, ces rôles qui resteront des chefs-d'œuvre impérissables de passion, de sentiment et de langage, Mlle Rachel les a compris, elle est grande et belle comme eux; mais ce qui nous donne une opinion de plus en plus favorable de son intelligence, ce qui nous prouve que le talent de Mlle Rachel doit être bientôt complet, c'est la manière dont elle a compris et joué Aménaïde de *Tancrède*. Là était la seconde difficulté que nous posions tout à l'heure; Mlle Rachel a été plus belle que son rôle, et notre éloge n'est point exagéré.

Tancrède, tragédie de Voltaire en vers croisés, date, pour la première représentation, du 3 septembre 1760. Voltaire avait alors 64 ans. A cet âge on pardonne aisément la perte bien naturelle de la verve tragique, témoins les pâles productions de Pierre Corneille dans sa vieillesse; mais *Tancrède* est une des meilleures pièces de Voltaire, et on la place à côté de *Zaïre*, ce qui ne prouve rien surtout en sa faveur. *Tancrède* vaut mieux que *Zaïre*, suivant nous. Dans *Zaïre* tout est faux, romanesque, prétentieux. Dans *Tancrède* il y a au moins un beau troisième acte que Corneille ne désavouerait pas. Pour être en rimes croisées, la versification n'en est pas meilleure; au contraire, les vers sont moins corrects et le style en général en est plus relâché, par le fait seul de cette facilité de plus.

Aménaïde n'a qu'un sentiment, une passion, l'amour; un seul intérêt la guide, son amour pour Tancrède; et on avait beau jeu cette fois d'étudier dans Mlle Rachel l'expression de cette passion qu'on lui reproche de ne pas rendre complètement, et cela depuis deux ans, depuis

l'époque de ses débuts. Je ne sais, mais je trouve dans ce regard, dans cet organe grave, dans cette belle expression de la physionomie, toutes les conditions voulues pour exprimer l'amour; il est vrai que l'orgueil domine tout le caractère d'Aménaïde, non pas la fierté d'Emilie ou d'Hermione, mais un orgueil ridicule et faux. Nous nous sommes émus aux tendres plaintes de l'amante de Tancrède, et à la lecture du rôle, rien n'émeut. Le mérite de la tragédienne a été d'autant plus grand, disons-nous, que les peines et l'amour d'Aménaïde sont basées sur une puérilité, sur un ressort dramatique d'une faiblesse impardonnable. Tous ces tourments qu'elle endure sont réels si vous voulez, mais elle n'aurait qu'un mot à dire pour ne plus les supporter. Les deux amants ne s'expliquant pas, et rien n'empêche qu'ils ne s'expliquent, l'intérêt s'efface complètement. Devant eux les obstacles sont le seul ouvrage de l'orgueil d'Aménaïde, l'absence d'une suscription au billet adressé à Tancrède, voilà tout. En un mot, pour faire croire à la réalité d'un malheur idéal, il faut être plus vrai que son personnage, et c'est ainsi, nous le pensons du moins, que Mlle Rachel s'est montrée. Dans un rôle pareil, on pourrait très-facilement ressembler à une furie, si l'actrice n'avait pas eu le bon esprit de ne pas prendre au pied de la lettre tout ce que l'auteur lui fait dire. En général tous les effets produits par la jeune tragédienne sont toujours le résultat d'une simplicité extrême; c'est une nouvelle école dont Mlle Rachel pose les bases, et l'avenir nous en apprendra les suites.

Oui, et nous ne cesserons de le répéter, Mlle Rachel est essentiellement simple, essentiellement vraie; écoutez ce cri de surprise, d'amour, de joie ou d'effroi peut-être lorsqu'elle aperçoit Tancrède son amant... Écoutez la lecture du billet de Tancrède mourant. Le lit-elle ce billet? Oui et non; ce sont ses larmes qui vous le disent plutôt que sa voix, et cependant on ne perd pas une syllabe.

A la Comédie-Française, David était l'acteur qui représentait le mieux Tancrède. Le fait est que ce rôle est dessiné pour ses allures et qu'il s'adapte plus convenablement à ses habitudes de diction. David a été ce qu'il fallait être, un preux chevalier, un peu romanesque, un peu idéal, vrai, mais d'une vérité de convention. C'est ainsi que Lekain et Larive devaient jouer Tancrède, et David n'a pas oublié les traditions; il a montré de la chaleur, son débit est ferme, sa bravoure suffisamment chevaleresque. Il a fort bien répondu au père d'Aménaïde qui se désole de l'abandon de tous les chevaliers pour défendre sa fille:

Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter!

On raconte qu'à la première représentation de *Tancrède*, il s'éleva dans la salle, à ce vers, un cri d'enthousiasme, malgré la juste froideur que le public avait montrée jusque là. La Harpe prétend que ce vers est d'autant plus beau que les trois premiers actes le préparent. Trois actes entiers pour amener un vers, quelque beau qu'il soit, c'est bien long.

Les autres acteurs font ce qu'ils peuvent de rôles assez pâles, et Germain se tire assez bien d'Argire, vieil imbécile s'il en fut.

Quant à *Mithridate*, c'est autre chose; non pas que cet ouvrage soit essentiellement parfait, mais il contient du moins des beautés telles que Racine seul les a pu concevoir. Le *Mithridate* de Racine est de 1683, et c'était déjà la troisième pièce inspirée par les infortunes du roi de Pont. La Calprenède donna un *Mithridate* sur le compte duquel les annas dramatiques racontent une piquante histoire. La première représentation coïncidait avec la fête des Rois; un plaisant du parterre s'écria, au moment où Mithridate avale le poison : *Le roi boit! le roi boit!* ce qui excita des éclats de rire universels. (*Dictionnaire des Théâtres*, par de Lérès, 1763.) Inutile de dire que le *Mithridate* de Racine est supérieur à tous les autres, quand ce ne serait que par la grande simplicité du sujet et des ressorts dramatiques. Rien n'est beau comme les détails du caractère de Mithridate; son courage, sa haine contre les Romains, sa politique, ses dissimulations, sa jalousie, tout y est supérieurement tracé. De quoi s'agit-il? d'un père jaloux de ses deux fils qui tous les deux aiment la même femme.... rien que cela pour défrayer cinq actes! Et on a osé nier Racine, cependant!

Nous ne pouvons pas l'oublier, le rôle de Monime est, de tous ceux que Mlle Rachel a abordés, celui qui lui a fait essuyer les plus vives critiques; il est vrai que ce rôle est un des plus difficiles qu'il y ait

dans le répertoire tragique, il est vrai qu'il faut surtout à Mlle Rachel de la passion concentrée, des obstacles contre lesquels elle puisse se raidir, du mouvement, de l'ironie, un amour qui lutte contre des difficultés à vaincre; dans Monime, rien de tout cela, et certes, s'il y a un rôle beau par lui-même, sans effets possibles, c'est celui-là. Nous ne blâmerons pas, nous, Mlle Rachel de jouer Monime, parce qu'il nous semble qu'elle l'a compris, et que si l'on reste calme et paisible en l'écoutant, si l'impression qu'on en reçoit n'est pas profonde, c'est qu'il est impossible qu'il en soit autrement. Qu'est-ce que Monime? une jeune fille grecque qui respecte la Grèce sa patrie, les beaux jours de son enfance qu'elle compare à son esclavage du moment; elle a de la noblesse et de l'élévation dans les idées; elle se soumet devant Mithridate; elle obéit, mais elle ne s'humilie jamais; sa fierté est calme, son amour pour Xipharès est profond, mais Monime est résignée; toujours, dans ses reproches à Mithridate, elle est mesurée et digne. Telle est la nuance de ce rôle si épineux, si difficile, et on concevra qu'il ne puisse pas émouvoir la foule bruyamment. Mlle Rachel a, je le répète, compris le rôle, et en grande partie elle l'a rendu; elle a supérieurement dit :

Et quand il ne perdrait que l'amour de son père,
Il en mourra, seigneur !

Ce sont de ces mots simples qui partent du cœur, et qui décèlent la grande actrice.

David est toujours un bon auxiliaire, il s'est fait applaudir dans Xipharès. Nos compliments sincères à Germain pour la manière dont il a su détailler son grand récit du cinquième acte; il y a mis de la chaleur, de la sensibilité, mais il est malheureux que son organe le trahisse quelquefois. Ses intentions sont excellentes, mais sont souvent mal servies par de fausses notes involontaires, produites, nous le croyons, par le diapason trop élevé de sa voix. Nous soumettons cette observation à Germain, qui est un artiste consciencieux, et qui a vraiment fait preuve dans ce récit d'Arbate d'une véritable science de diction.

Je n'ai pas vu les *Amours de Village*, de sorte que je ne vous dirai pas la valeur de ce petit divertissement que l'on doit à Besancenot. On dit que ces amours-là ont réussi. Tant mieux.

Mais j'ai entendu la *Norma*, le suave opéra de Bellini. L'exécution de *Belisario* par la troupe italienne nous a donné, par le soin que tous les artistes y apportent, le droit d'être exigeants. Malheureusement, la *Norma* pèche essentiellement par le rôle même de la grande prêtresse. Rien de plus gracieux, de plus poétique que la célèbre cavatine *Casta diva*; ces invocations si délicatement nuancées, empreintes d'une teinte de mélancolie si prononcée, demandant à être dites par une voix de soprano, pure, égale, riche aussi de vocalisation, et d'une justesse irréprochable. Pour le succès complet de la troupe italienne, il lui faudrait une prima donna qui pût supporter le poids de tous les rôles de premières femmes; non pas que Mme Marziali manque de talent, mais la qualité de son organe est défectueuse et l'émission des sons pénible. Le ténor, M. Antognini, use largement du procédé de chant italien. S'agit-il d'un cri de bravoure, d'une cavatine, ce procédé consiste à élargir avec vigueur le milieu de la phrase musicale, en laissant tomber rapidement les dernières mesures qu'on précipite pour faire *opposition*. Du reste, ce moyen réussit toujours, et M. Antognini a une puissance de moyens remarquable. En somme, les représentations de la troupe italienne ont surtout le mérite d'un ensemble parfait.

Voulez-vous du nouveau, nous en avons de quoi vous satisfaire. Il ne s'agit à Paris que du singulier gâchis musical décoré du titre d'opéra, et que l'Opéra-Comique n'a pas craint de livrer au grand jour de la publicité, sous ce titre pompeux de *l'Opéra à la Cour*. C'est un pêle-mêle de toutes les partitions possibles... et vingt compositeurs différents ont fourni leur contingent. Et l'on souffre de pareilles plaisanteries sur un théâtre subventionné, et dont la mission, à ce qu'on dit sans cesse, est d'alimenter et de soutenir le répertoire de tous les théâtres de France. Il faut avouer que l'Opéra-Comique comprend bien sa mission! Nous demandons qu'on ne monte jamais à Lyon un pareil charivari.

Le Théâtre-Français décidément est voué à toutes sortes de fadeurs. Le genre pastoral a seul chance aujourd'hui d'y être représenté, témoin encore le *Meunier de Harlem*, de M. Théaulon. A quoi pensent les comédiens français?

Bruxelles s'organise décidément. Les directeurs associés sont MM. Hanssens, Jansonne, Canaple, Guillemin et Van Vaeneghem, tous artistes. Est-ce de bon augure?... peut-être... l'avenir nous le dira, et nous le saurons bientôt, car le privilège, à partir du 1er septembre prochain, n'est que de deux ans huit mois. Déjà on s'occupe de la composition de la troupe, et il n'y a pas de noms qu'on ne cite. On parle de Boulard, de Laborde pour premier ténor, de Mmes Henri Potier, Nathan Treillbet, Jenny Colon, Casimir et Verneuil pour la comédie. Des propositions avaient été, disait-on, faites à Perrot et à sa femme, mais il paraît qu'il n'en est rien.

J'oubliais de vous dire que Duprez, en retard de quelques jours à l'expiration de son congé, a été condamné par le directeur de l'Opéra, M. Léon Pillet, à subir les frais d'une amende de 4,000 fr. C'est un acte de pouvoir qui portera ses fruits; il porte un coup funeste à l'autorité des premiers sujets. Duprez boude et ne joue pas, mais, comme Achille, il ne s'est pas retiré dans sa tente, il est parti pour Rouen.

E. LAUGIER.

Théâtre du Gymnase.

Heureuse ville que la nôtre, en vérité! on ne s'y aborde plus aujourd'hui sans se demander: Avez-vous vu Rachel? avez-vous été voir

Déjazet? C'est incroyable! c'est mirobolant! cette jeune fille est sublime! cette Déjazet est délirante! Voilà ce qui se dit, ce qui se répète vingt fois, cent fois, mille fois par jour. Et les portes de nos théâtres sont encombrées par la foule, et les bouquets et les couronnes pleuvent sur nos deux scènes, et le public s'enroue à crier bravo ou se brise les mains à applaudir. Oh! merci, merci à vous, M. Adam, dont le zèle infatigable, dont l'entier dévouement nous valent toutes ces nobles joies, tous ces rires fous. Que Dieu et la caisse vous les rendent largement, entendez-vous? c'est là notre vœu le plus ardent! et vous le méritez; car jamais direction ne se montra aussi jalouse que la vôtre à réveiller l'amour de l'art en nous, à mettre le comble à nos plaisirs. Jouissez donc de toutes ces fêtes, prenez part à tous ces triomphes dont l'éclat se reflète si vivement sur votre administration.

Ah! pardon, charmante Déjazet, de ma digression. Je n'oublie pas le Gymnase; vous m'y avez fait, parbleu! trop rire pour cela. Allons, à vous maintenant, mon espiègle actrice, venez ici que je vous voie. Dieu! que vous voilà drôle! Ah! ah! vous êtes *maîtresse de langues*? Décidément cela vous convient; le diable m'emporte si l'on peut parler plus gentiment que vous! Bien! je vous complimente et vous ne parlez plus. Est-ce que vous seriez devenue tout-à-coup muette? Oui, c'est cela, muette, pauvre Suzanne! Mais quel regard plein d'expression! quelle éloquence dans ces gestes! Chère petite, je comprends tout ce qui doit se passer dans votre cœur. Vous aimez, n'est-ce pas? et vous ne pouvez le dire. Que vous devez souffrir si j'en juge par le sentiment que j'éprouve! Eh bien! c'est par un éclat de rire que vous me répondez. Ma foi, j'y perds la tête.

Mais laissez-moi tranquille, madame la marquise de Prétintaille, vous voulez donc me faire rendre l'âme dans un accès de rire? C'est une vraie conspiration contre nos rates, ou je ne m'y connais pas. Bien, voici un joli petit hussard qui va me venger de vous. Silence! c'est le petit trompette de Marengo qui sonne la victoire. Bravo, mon enfant! oui, oui, vive la France! vive l'empereur! mais aussi, corbleu! mille bleu! vive Déjazet!

Et vous, messeigneurs, que faites-vous donc là? approchez; vous avez bon droit aussi à nos éloges. Interprète du public, je suis chargé de vous dire qu'il vous a trouvés, vous, Ambroise, d'un désinvolture et d'un entrain incomparables; vous, Alexandre, d'une sensibilité exquise, et vous, Barqui, d'un comique des plus drôlatiques. L. Roux.

Troisième Nuit sous les Tilleuls.

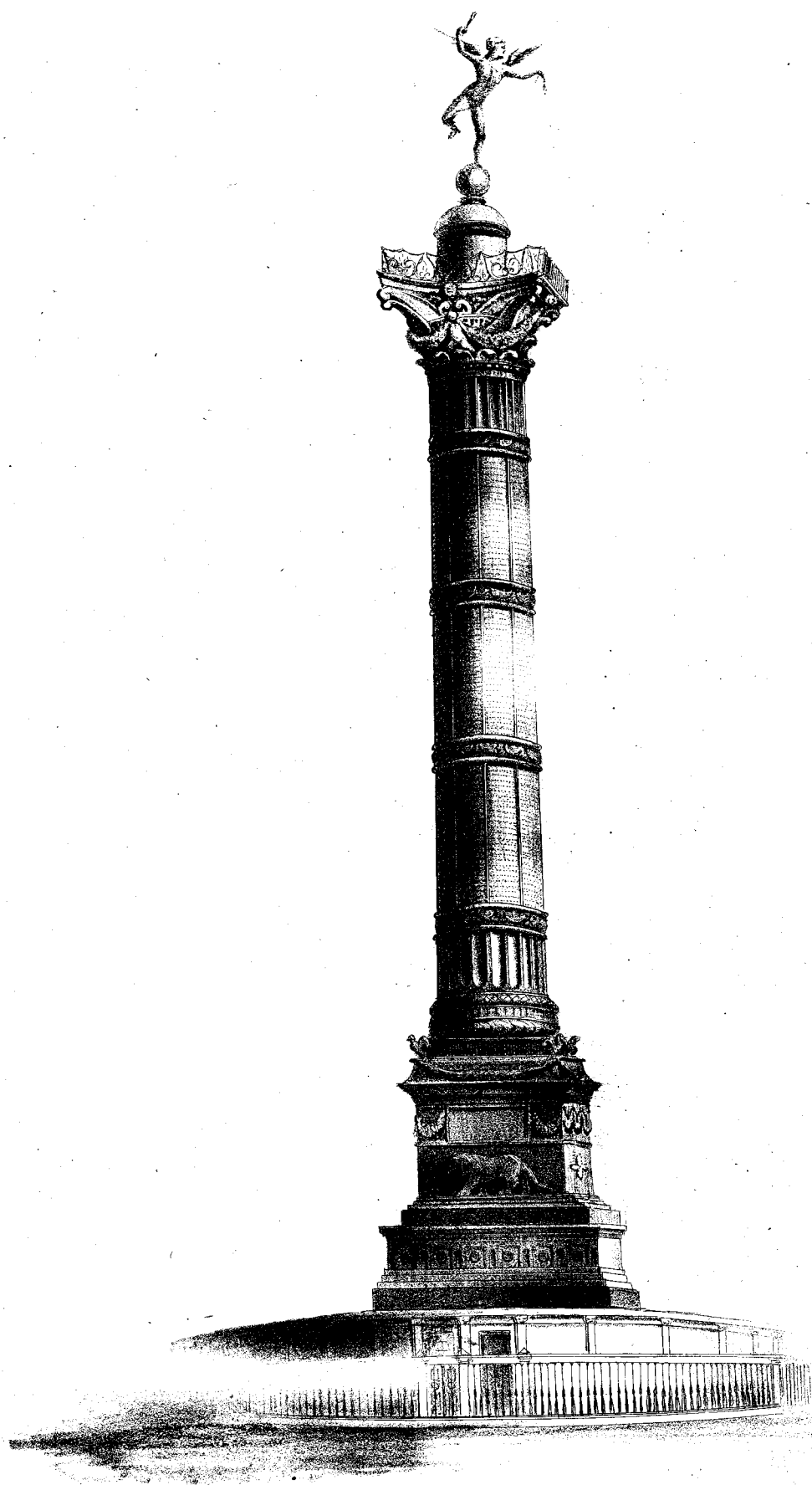
J'ai revu Julia sous les Tilleuls, et le nouveau récit qu'elle m'a fait a jeté encore plus de tristesse dans mon âme. Que de souffrances, ô mon Dieu! pour une pauvre femme dont le cœur est pur comme le rayon du soleil!

Pendant la deuxième nuit où Julia était sortie de son domicile pour échapper à l'affreuse vision qui lui causait une insomnie si fatigante, sa fille, qui couchait dans la même chambre qu'elle, avait eu quelques accès de colique; les cris que lui arrachait la douleur avaient éveillé son père et l'avaient attiré près d'elle. Lorsque M. *** ne vit point Julia dans cette chambre, et qu'il eut vainement visité toute la maison sans la découvrir, une horrible pensée lui vint à l'esprit; il soupçonna sa vertu. Rien assurément ne semblait justifier l'absence de Julia au milieu de la nuit; aussi le soupçon de M. *** acquit-il bientôt toute la force d'une certitude accablante. Le mari de Julia se crut trompé par elle. Cette conviction se traduisit tout d'abord par une colère violente qui éclata en injures grossières contre Julia. M. *** oublia que ses domestiques l'observaient et que sa fille l'entendait; il couvrit le nom de la pauvre Julia des mots les plus outrageants. Jamais expressions plus ignobles ne furent adressées à la fille qui fait métier de trainer sa sandale dans la boue et de louer au passant ses baisers nauséabondes. Les pleurs de son enfant, qui demandait grâce pour sa mère, ne purent rien sur M. ***; sa colère grossissait toujours, lorsque, furieux de ne pouvoir se venger de Julia à l'instant même et étouffé par sa rage, il tomba raide sur une chaise et comme frappé d'une attaque d'apoplexie; ses yeux restèrent dans une fixité affreuse au milieu de leur orbite d'où semblait jaillir le sang; sa figure devint d'un pourpre terne, comme celle de l'ivrogne que l'alcool torture; ses mains se crispèrent: on l'aurait dit mort si à de certains moments une agitation fébrile et semblable à une secousse électrique n'avait révélé des signes de vie. Il y avait déjà plusieurs heures qu'il était dans cet état lorsque Julia rentra chez elle.

Elle fut fort étonnée de trouver tout le monde éveillé, et quand elle vit ainsi son mari, sa première pensée fut de le secourir; sa conscience était si calme qu'elle fut loin de se douter d'abord qu'elle-même était la cause de cette étrange crise. Elle interrogea ses domestiques; mais les réponses qu'il lui firent étaient si vagues et si laconiques, qu'elle n'en obtint aucun éclaircissement. Eux aussi la croyaient coupable; sa vie intérieure si chaste et si vertueuse ne pouvait la protéger dans leur esprit contre la seule apparence qui l'accusait.

Enfin, à force de soins de la part de Julia, M. *** retrouva l'usage de ses sens. Il crut d'abord sortir d'un lourd sommeil, rien de ce qui s'était passé ne semblait présent à sa mémoire; mais lorsqu'en tournant la tête il aperçut Julia le veillant avec anxiété, le souvenir lui revint. Exaspéré plus que jamais, il se jeta sur elle, la saisit des deux mains à la gorge, et il l'aurait probablement étranglée si les domestiques n'étaient venus délivrer la malheureuse Julia. Alors cette pauvre femme entendit ces mêmes invectives que M. *** avait déjà proférées, et ce fut en présence de toutes les personnes de sa maison, mais surtout de sa fille, qu'elle eut l'humiliation de se les voir adresser.

Ah! sans doute, jamais innocence ne fut plus pure que la sienne; mais comment arriver à la prouver? comment l'essayer même sans flé-



COLONNE DE JUILLET,

Inaugurée le 28 Juillet 1840.

L'entr'acte lyonnais.



1846. Réaumur, rue St. Pierre 8. à Lyon.

M^r AUDRAN.

trir de honte la mémoire de sa mère et le nom du père de son enfant? En vain M. *** la pressait-il de répondre, Julia ne trouvait aucun mot à prononcer; elle semblait accablée sous l'évidence de son déshonneur. Son silence fut pour M. *** l'aveu de son opprobre, et cet homme qui avait commis de si lâches actions, qui lui-même avait à se reprocher tant d'infamies, prit sa fille par la main, et lui indiquant Julia du doigt: « Souviens-toi bien, ma fille, lui dit-il, que tu eus une mère qui te délaissa, une nuit, souffrante sur ta couche, pour aller se vautrer dans la débauche, et puisses-tu la maudire éternellement! Quant à vous, madame, ajouta-t-il en s'adressant à Julia, c'est pour la dernière fois que vous voyez votre fille; je dois me hâter de la séparer d'une mère dont la conduite lui apprendrait de si funestes enseignements... » A ces mots Julia se précipita vers son enfant pour la retenir, mais M. *** la repoussa si violemment qu'elle tomba à la renverse et s'évanouit. Quand elle reprit connaissance, elle se trouva seule dans sa chambre; alors elle courut au lit de sa fille, et ne la voyant pas, elle l'appela avec des cris déchirants; sa femme de chambre vint lui dire que M. *** était sorti et avait emmené sa fille avec lui.

Ici a commencé pour la malheureuse Julia une existence bien affreuse. Son mari est rentré seul dans leur maison six jours après cette triste scène; en vain Julia lui demande-t-elle sans cesse son enfant avec les larmes les plus attendrissantes et en se trainant à ses pieds, cet homme ne lui répond jamais que par ces mots écrasants: « Vous ne la reverrez jamais. » Ah! quel horrible supplice pour cette pauvre mère d'ignorer ce qu'est devenue sa fille, le seul être pour qui sont tous les battements de son cœur! sa fille, qui va grandir loin d'elle, et qui sentira grandir aussi dans son esprit la pensée que sa mère fut coupable, qui ne pourra prononcer son nom, invoquer son souvenir qu'avec la rougeur sur le front et la honte dans le cœur! Bien souvent, dans son désespoir, Julia a voulu tout dévoiler à son mari, elle a voulu lui apprendre qu'elle connaissait son infâme conduite avec sa mère, mais toujours le regard repoussant de cet homme lui a ôté tout son courage. Aujourd'hui ses souffrances ne lui laissent plus qu'un espoir, celui de mourir bientôt. La vie est épuisée en elle; déjà sa belle figure est empreinte de cette divine pâleur qui annonce le refuge d'un ange de la terre dans le sein de Dieu. Sa voix à demi éteinte fait entendre des paroles où sont exprimées les félicités du séjour céleste, et dans quelques jours un cercueil traversera nos rues; si vous demandez alors au cortège funèbre le nom du défunt, on vous répondra que c'est Mme ***, si renommée pour sa beauté et sa brillante existence. VERGNIOLE.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous empruntons à un journal de Paris l'article suivant :

GRAINS DE SABLE, PAR M^{me} CLARA FRANCIA-MOLLARD (1).

Le volume publié par M^{me} Mollard sous ce titre : *Grains de Sable*, est un recueil de vers. C'est un recueil qui se lira, parce qu'il fait doucement réfléchir; il se lira parce que toute poésie jeune, rose et belle trouve un écho dans les nobles âmes. Ce sont des étincelles qui naissent, brillent et s'effacent pour faire place à des gerbes enflammées qui éclairent et embrasent; c'est un cliquetis d'armes, un choc de pensées juvéniles ou profondes.

On se demande, après avoir parcouru ce volume, s'il est l'œuvre d'un grave et studieux philosophe ou d'une tête mutine et paresseuse, et l'on finit par se persuader que deux hautes intelligences l'ont mérité, que deux plumes faciles l'ont écrit.

Eh bien! non. M^{me} Clara Francia-Mollard est une jeune femme aux allures indépendantes, à la vie artistique, qui s'est sentie poète un beau jour, et qui a follement jeté au dehors ce tourbillon d'hémistiches qui la tourmentait.

Elle a fait un livre sans le vouloir, elle a écrit de beaux vers sans y songer peut-être. Chez elle le cœur, la tête, la raison se croisent, se heurtent, se brisent; on trouve dans son œuvre piquante et originale une grâce d'enfant, une vigueur d'homme mûr, une harmonie ravissante.

Les beaux vers sont rares : Casimir Delavigne, Hugo, Lamartine, d'Anglemont, Barbier, Méry, Barthélemy, M^{mes} Valmore et Tastu ne parlent qu'à de longs intervalles.

Saluons donc avec amour le livre remarquable qui vient de surgir, et disons que ce coup d'essai téméraire place tout d'abord M^{me} Mollard au premier rang de nos poètes contemporains. Nous regrettons que les bornes de notre feuille ne nous permettent pas de faire quelques citations à l'appui de notre opinion sur l'œuvre si originale de M^{me} Mollard.

L'ENFANT TROUVÉ.

ROMANCE.

Je n'ai connu que la misère,
Par pitié je fus élevé,
Jamais je n'embrassai ma mère;
Plaignez le pauvre enfant trouvé.

Lorsque tout enfant de mon âge
Vit sans crainte du lendemain,
Errant de village en village,
Je vais toujours cherchant mon pain.

Si parfois sur la grande place,
Où pour jouer vient chaque enfant,

Je me présente, l'on me chasse...
Et personne ne me défend.

Quand tout mon corps de froid tressaille,
Heureux si je puis obtenir,
Les soirs d'hiver, un peu de paille
Dans quelque coin pour y dormir.

Un cœur ému par la tendresse
Jamais n'a battu sur le mien,
J'attends encore une caresse,
Je n'ai d'autre ami que mon chien.

Si demain la mort que j'espère
Me surprenait en mon chemin,
On jetterait un peu de terre,
Sans un regret, sur l'orphelin.

Je n'ai connu que la misère,
Par pitié je fus élevé,
Jamais je n'embrassai ma mère;
Plaignez le pauvre enfant trouvé.

L. ROUX.

CAUSERIES.

Après les portraits de M^{les} Rachel et Déjazet, nous ne pouvions continuer plus dignement notre publication que par celui de M. Audran, notre jeune ténor. Ce fut un jour tout de bonheur pour notre troupe d'opéra et pour le public lyonnais que celui où cet artiste quitta le théâtre de Bordeaux pour venir parmi nous, où il a trouvé dès l'abord de si vives sympathies. Jamais, en effet, l'emploi du premier ténor d'opéra comique ne fut tenu sur notre grande scène par un sujet aussi distingué. C'est ainsi que ce genre, qui naguère était presque un épouvantail pour MM. les abonnés, a retrouvé, grâce surtout à M. Audran, tout l'attrait de ses premiers jours. Nous ne rappellerons pas toutes les belles qualités qui font aimer cet artiste et comme chanteur et comme comédien; mais nous formerons le souhait de le conserver long-temps.

— Chaque fois qu'on entend la troupe italienne de M. Fridiani, on est tout étonné que le public ne vienne pas en plus grande affluence applaudir des artistes d'un aussi grand talent. Tout le monde reconnaît qu'il est difficile de trouver de meilleurs interprètes des chefs-d'œuvre des *maestri* italiens; et pourtant on s'abstient de suivre leurs représentations, et M. Fridiani et ses sujets nous auraient déjà quittés, si M. Adam, pour les retenir, n'avait consenti à faire en leur faveur des arrangements tout exceptionnels. Eh bien! malgré les sacrifices du directeur de nos théâtres, les recettes de la compagnie ne peuvent couvrir ses frais; aussi, quelques personnes ont-elles eu l'idée généreuse de faire un appel à MM. les abonnés, et d'ouvrir une souscription au profit des artistes italiens. Nous espérons que chacun s'empressera d'apporter son offrande, et que par là il nous sera donné d'entendre la musique de tant de beaux ouvrages qui ont eu un si grand retentissement et qui seront nouveaux pour nous.

Logogriphe.

Sur mes cinq pieds, c'est au théâtre
Qu'on me voit dans tous mes atours;
En réduisant mes pieds à quatre,
Lecteur, je t'offre mon secours
Si tu veux voyager sur l'onde.
Sur trois pieds je suis immortel;
Sur deux, je suis un pronom personnel;
Mon dernier pied se trouve au bout du monde.

Dernier mot : O-RACLE.

QUESTIONS LITTÉRAIRES.

M. L. Roux a demandé : *Quel était le barbier le plus occupé ?*

Le cadre de notre journal est étranger aux matières scientifiques, et nous aurions mauvaise grâce d'affubler le bonnet doctoral dans les salons où notre causerie littéraire a reçu droit de bourgeoisie. Nous ferons cependant aujourd'hui une légère excursion hors du domaine de la littérature, et nous espérons que nos lecteurs nous en sauront gré. M^{me} GARNIER, née SAVATIER, brevetée par l'Académie de médecine de Paris, vient de publier, en deux petits volumes in-18, sous le titre de *Botanique médicale et populaire*, une collection de vingt traités, contenant la description des plantes utiles au traitement d'autant de maladies qui affligent l'espèce humaine. Dans leur nombre nous citerons les fièvres, le ver solitaire, la toux, les palpitations de cœur, les rhumatismes, la jaunisse, etc.

Cet ouvrage peut encore être utile aux personnes qui cultivent des jardins et veulent joindre l'utile à l'agréable. M^{me} Garnier a rempli une lacune importante par la publication de ces traités élémentaires, et nous pensons qu'elle en retirera du profit et même de la gloire, non pas celle qui est le résultat d'un ouvrage original, mais bien la gloire qui s'attache aux labeurs utiles, et sous ce dernier rapport, la *Botanique médicale et populaire* de M^{me} Garnier ne le cède à aucun autre.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURS Y FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

(1) Delloye, 13, place de la Bourse. 1 vol. in-8; prix : 7 fr.

AVIS**Au Commerce et aux Voyageurs.**

LA COMPAGNIE DES BATEAUX A VAPEUR

L'AIGLE,**Pour la navigation du Rhône et de ses affluents,**

A l'honneur de prévenir le public que, malgré les basses eaux, elle continue ses départs journaliers pour

Valence, Avignon, Beaucaire, Arles et Marseille.

La Compagnie de **L'AIGLE**, dont les bateaux nouvellement construits, tous munis de machines à basse pression, ont amené un immense progrès dans la navigation du Rhône, n'a cessé de faire son service avec toute la célérité et la régularité désirables. Ses bateaux, en nombre suffisant pour la mettre à l'abri de toute interruption, et effectuer au besoin des départs supplémentaires, ne laissent rien à désirer, ni sous le rapport de leur marche dont la supériorité est reconnue, ni sous celui de la sécurité et de l'agrément qu'ils offrent à MM. les voyageurs par leur construction perfectionnée et l'élégance de leurs emménagements.

Les départs ont lieu du port de la Charité, à 4 heures 1/2 du matin.

TROIS SALONS**PROLÉTAIRES,**

Galerie de l'Argue, escalier H, à l'entresol, vis-à-vis l'hôtel Caillot.

M. CHARLES continue de couper les cheveux avec soin et dans le dernier goût, pour 25 c.

Abonnement à la frisure, 5 cachets pour 1 fr.

Il tient des Perruques pour les théâtres, Moustaches, Favis, Barbes, Postiches en tous genres.

Il fait la coiffure des dames à 50 c.

On y trouve le parfait Sélénite pour teindre les cheveux, à 1 fr. 50 c. le flacon.

HÔTEL DE LA PRÉFECTURE,

Place Confort, n° 16, à Lyon.

Le sieur BEGOT, ancien traiteur, a l'honneur de prévenir le public que l'on trouvera chez lui des Dîners à tout prix, à la carte et à la table d'hôte.

MM. les Voyageurs auront en outre l'avantage d'y trouver des chambres proprement décorées et à des prix modiques.

Essence Américaine,

DE JOHN TENDER, PHARMAC. A NEW-YORK,

Spécifique approuvé contre les Maladies secrètes.

Trois flacons suffisent pour une guérison radicale qu'on obtient en quelques jours.

Dépôt chez M. ROMAN, pharmacien, rue du Plat, n° 13. — Prix du flacon : 5 francs.

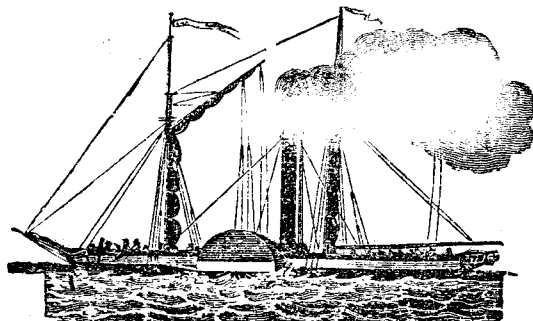
HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures dîners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte.

Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

BATEAUX A VAPEUR EN FER du Haut-Rhône,

COURS D'HERROUVILLE, N° 4, A LYON.

**SERVICE****de Chambéry et Aix-les-Bains,**

DESSERVANT

SEYSSSEL ET TOUT LE LITTORAL.

Départ tous les jours, le dimanche excepté.

De LYON, à 4 h. du matin.

De CHAMBERY, à 5 h. du matin.

Du port de PUER, près d'Aix, à 6 h. 1/2 du matin.

Le trajet de Chambéry à la station des bateaux est parcouru en demi-heure, sur un chemin de fer.

COMPAGNIE LYONNAISE**du Balayage et du Nettoyement**

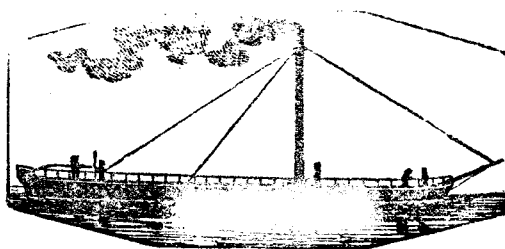
PARTICULIERS.

L'Administration de la Compagnie lyonnaise du Balayage a l'honneur de prévenir le public qu'elle se charge de faire enlever, à des prix très-modérés, les décombres, débris de maçonnerie, mâcheter, et autres objets que les ordonnances de police défendent de déposer sur la voie publique. Elle traite ces abonnements à l'année, au mois ou au voyage.

La Compagnie lyonnaise se charge également du curage à fond des fosses d'aisance; elle répond de toutes les contraventions qui peuvent résulter de ce travail. Elle prend à prime fixe les abonnements pour le balayage des maisons, ou elle prend en compensation la valeur des fosses d'aisance des maisons abonnées, tenant compte aux propriétaires de la différence de prix, si la valeur de la fosse excède la prime due pour le balayage.

Le curage à fond des fosses sera fait par la Compagnie rurale des vidanges, établie sous la raison *Voyant et Ce.*

S'adresser, pour plus amples renseignements, au Bureau de la Compagnie lyonnaise, place de la Platière, 2.

Grande Baisse de Prix.**LE PAPIN****du Rhône,**

BATEAU A VAPEUR EN FER, A BASSE PRESSION,

PARTIRA DU PORT DES CORDELIERS,

Tous les jours, à 4 h. 1/2 du matin,

ET CONTINUERA SON SERVICE

POUR VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE ET ARLES.

PRIX DES PLACES.	Premières.	Secondes.
De Lyon à Valence . .	10 f.	7 f. 50 c.
à Avignon . .	20	12
à Beaucaire . .	22	14
à Arles . . .	23	15

Au Parisien.**A. BERTOMÉ, Tailleur de Paris,**

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habilllements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé; — en 10 heures un Pantalon, — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots et d'Habilllements d'été. — Choix de Pantalons de 37 à 49 sous.

AVIS.

On demande DEUX JEUNES GENS pour faire la place et les environs. On donnera des appointements et une bonne remise. — S'adresser, de deux à cinq heures, grande rue Longue, n° 25.

SERVICE DU RHÔNE.**Compagnie Générale,**

PROPRIÉTAIRE DES SUPERBES BATEAUX NEUFS

La Sylphide, la Sirène, le Jupiter, le Neptune, etc. etc.,

Offrant aux passagers tous les avantages d'une grande supériorité de marche, d'emménagements élégants et commodes.

DÉPART TOUTS LES JOURS, A 5 H. 1/2 DU MATIN, Du port de la Charité,

Pour VALENCE, 1^{res}, 10 f. 2^{es}, 7 f. 50 c.

— AVIGNON, 20 12

— BEAUCAIRE, 22 14

— MARSEILLE, 30 20

Les bureaux sont place de la Charité, 26 à 30, et quai de Retz, 42.

NOUVEAU**SALON DE COIFFURE.****FÉLIX CHARANSONNET,**

Galerie de l'Argue, escalier F, à l'entresol, vis-à-vis les Deux Jumeaux,

Coupe les cheveux dans le dernier goût pour 25 c., coiffe les dames pour 50 c., et fait les Postiches en tous genres.

Cet établissement, quoique à sa naissance, se recommande par l'élégance avec laquelle il est décoré et par le zèle, l'activité et le goût du propriétaire, qui reçoit des abonnements au mois et à l'année, et qui s'efforcera de mériter la confiance du public.

Maison des DEUX JUMEAUX, galerie de l'Argue, nos 44-46-48-50.

EXPOSITION

DE

Manteaux, Paletots, Robes de chambre, etc.

SEULE MAISON A LYON

Pourvue en hautes Nouveautés pour été, et capable d'alimenter en peu de temps les besoins des consommateurs. — Un simple examen dans les magasins, et l'on sera persuadé de la vérité.

EN QUARANTE-HUIT HEURES,

Un Habillemeut complet et de commande sera rendu.

**AUX DEUX PHILIBERT,**

Galerie de l'Argue, 51, 53, 55.

FONTAINE, marchand Tailleur,

Préviens MM. les consommateurs qu'il arrive de Paris, d'où il a rapporté un choix considérable d'Habilllements confectionnés dans le dernier genre, soit pour la saison d'hiver, soit pour celle d'été.

Un capital considérable met M. Fontaine à l'abri de toute concurrence, et lui permet de réunir la qualité, l'élégance et le bon marché.

M. Fontaine livrera dans le plus bref délai les articles qu'on voudra bien lui demander.

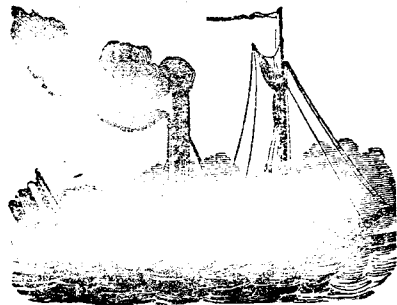
AVIS.

DÉSIRÉ SYNERLINCK, Coiffeur, fait tous les ouvrages implantés imitant parfaitement le naturel, Perruques et Toupets métalliques d'une nouvelle invention, et généralement tout ce qui concerne son état. — Salon pour la coiffure et la coupe des cheveux.

Il prend des abonnés au mois et à l'année.

Rue Saint-Côme, 8, à l'entresol.

ENTREPRISE GÉNÉRALE DES BATEAUX A VAPEUR.

**L'AIGLE.**

Départs tous les jours, à 4 h. 1/2 du matin.

DU PORT DE LA CHARITÉ,

Pour Valence, Avignon, Beaucaire et Arles.

Les bateaux de cette entreprise se distinguent par la supériorité de leur marche.